

Comme mon cœur a chanté quand les tours sont tombées ! Une telle poussée de force pure, se tordant, se désagrégeant, s'épanouissant en ce gigantesque astre de ruines avant de jeter au sol toute sa substance... Ces escarbilles semblables à des moucheron qui

MADISON SMARTT BELL

La couleur de la nuit

roman traduit de l'américain par Pierre Girard

tournoyaient tout autour s'avéraient être des mortels jaillissant des flammes. Drapés dans le linceul de leurs cris, ils descendaient. Si j'avais su que la mort pouvait en détruire un tel nombre ! ... en l'espace d'un instant.

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En cette nuit du 11 septembre 2001, Mae n'est pas, comme d'ordinaire, en train de rôder, fusil en main, dans les ténèbres du désert du Nevada : dans la caravane où elle vit seule, elle se repasse en boucle les quelques secondes de vidéo où elle vient de reconnaître, parmi les New-Yorkais paniqués courant dans les décombres, le visage convulsé de Laurel, la femme qu'elle a aimée et qui a disparu de sa vie depuis trente ans. Loin de partager l'effroi que suscite sur la planète entière le spectacle des deux tours qui ne cessent de s'effondrer, Mae y lit une invitation longtemps espérée à assumer de nouveau pleinement la cruauté à laquelle elle a, très jeune, été initiée par son propre frère avant que, entre drogue et sexe, Laurel et elle ne fassent, jusqu'au bout, l'apprentissage de la violence au sein d'une secte restée célèbre pour l'atrocité d'un de ses crimes "rituels" à la fin des années soixante.

Mais Laurel, contactée, refuse radicalement de renouer avec cette dangereuse mémoire dont Mae, qui hait la pusillanimité des "mortels", se veut la gardienne farouche et passionnée. Lâchée dans ses rêves de carnage et de sanctuaire amoureux, Mae accule alors son ancienne compagne à une ultime rencontre.

A travers le saisissant personnage de Mae faisant fusionner au creuset de son délire deux des épisodes les plus emblématiques de l'histoire récente des Etats-Unis, Madison Smartt Bell en appelle aux mythes dionysiaques pour interroger avec audace le présent d'une humanité dont la propension archaïque à rechercher l'extase dans la catastrophe contribue à façonner l'éternel enfer.

"LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES"

série dirigée par Marie-Catherine Vacher

MADISON SMARTT BELL

Toute l'oeuvre de Madison Smartt Bell est publiée en France par Actes Sud.

DU MÊME AUTEUR

COUPES SOMBRES, Actes Sud, 1994.

SAVE ME, JOE LOUIS, Actes Sud, 1994 ; Babel n° 227.

LE SOULÈVEMENT DES ÂMES, Actes Sud, 1996 ; Babel n° 616.

L'ANNÉE DU SILENCE, Actes Sud, 1998.

DIX INDIENS, Actes Sud, 1999 ; Babel n° 948.

LE MAÎTRE DES CARREFOURS, Actes Sud, 2004 ; Babel n° 814.

LA PIERRE DU BÂTISSEUR, Actes Sud, 2007.

TOUSSAINT-LOUVERTURE, Actes Sud, 2007.

LA BALLADE DE JESSE, Actes Sud, 2009.

Titre original :

The Color of Night

Editeur original :

Vintage Books / Random House, Inc., New York

© Madison Smartt Bell, 2011

© ACTES SUD, 2011

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00447-7

MADISON SMARTT BELL

La Couleur
de la nuit

roman traduit de l'américain
par Pierre Girard

ACTES SUD

Extrait de la publication

Pardonnez-moi, pardonner est un mot trop faible. Rappelez-vous l'idée d'Até, qui était si réelle pour les Grecs. Até désigne le transfert presque automatique de la souffrance d'un individu à un autre. Le pouvoir est une forme d'Até. Les victimes du pouvoir, et tout pouvoir a ses victimes, en sont elles-mêmes atteintes. Il leur faut le transmettre pour exercer le pouvoir sur les autres.

IRIS MURDOCH, *Le Château de la licorne*.

A propos de la mort parmi de tels individus, j'ai entendu les paroles d'un homme qui n'était ni un idiot ni un imposteur. Il racontait qu'une fois, lors d'un voyage en Italie, il s'était embarqué sur un bateau transportant des marchandises et de nombreux passagers. C'était déjà le soir et, près des îles Echinades, le vent tomba et le bateau se mit à dériver non loin de Paxi. Les passagers étaient presque tous éveillés, et nombre d'entre eux n'avaient pas fini de boire leur vin après le repas. On entendit soudain, venant de l'île de Paxi, une voix qui appelait Thamus à grands cris, et tous en furent stupéfaits. Thamus était un pilote égyptien dont peu de gens connaissaient le nom, même à bord. On l'appela par deux fois sans qu'il réponde, mais la troisième fois il répondit et celui qui l'appelait, élevant la voix, dit : "Quand tu seras face à Palodes, annonce que le Grand Pan est mort!" En entendant cela, tous furent fort étonnés et se mirent à débattre pour savoir s'il était préférable d'obéir à cet ordre ou de refuser de se mêler de l'affaire, et s'abstenir. Dans ces circonstances, Thamus décida que si le vent se levait il poursuivrait sa route et ne dirait rien, mais que s'il n'y avait pas de vent et une mer calme, il dirait ce qu'il avait entendu. Aussi, quand il fut devant Palodes et alors qu'il n'y avait ni vent ni vagues, il répéta les paroles telles qu'il les avait entendues. "Le Grand Pan est mort." Avant même qu'il ait fini s'élevèrent de grandes lamentations auxquelles se mêlaient des cris d'étonnement.

PLUTARQUE, *L'Obsolescence des oracles.*

Pou mystè ki te mande'm fè'l

1

Comme mon cœur a chanté quand les tours sont tombées ! Une telle poussée de force pure, se tordant, se désagrégeant, s'épanouissant en ce gigantesque astre de ruines avant de jeter au sol toute sa substance... Ces escarbilles semblables à des moucheron qui tournoyaient tout autour s'avéraient être des mortels jaillissant des flammes. Drapés dans le linceul de leurs cris, ils descendaient. Si j'avais su que la mort pouvait en détruire un tel nombre ! ... en l'espace d'un instant.

Je pouvais le revoir à ma guise, la télévision ne cessant de le rediffuser comme un jeu vidéo auquel personne ne peut gagner. Il n'y avait pas de limite au temps que j'étais libre de passer à dévorer ces images. Comme d'un fruit qui mûrit jusqu'à l'éclatement, la brusque dilatation, encore et encore, et puis la chute. Qu'importait le nombre de ceux qui vous voyaient regarder, puisque nul ne connaît le cœur ni l'esprit d'autrui. Jamais je n'aurais imaginé que mon sang pouvait se soulever ainsi. Et aujourd'hui encore, malgré les années, malgré mon corps qui flétrit.

De temps en temps, la télévision montrait un avion mordant le flanc d'un bâtiment, ses dents invisibles sous sa gueule, comme celles du requin – puis les flammes bondissant hors de la blessure tel le jet écarlate d'une artère. Suivaient des plans sur des

mortels encore vivants dans la rue, qui gémissaient, griffaient la chair sur les os de leur visage, et sur d'autres, prostrés, saisis d'effroi.

J'ai donc revu Laurel pour la première fois, Laurel agenouillée sur le trottoir, la tête rejetée en arrière, les mains tendues et les doigts crochus, comme des armes ou comme en signe de louange. Le sang coulait à la commissure de ses lèvres, comme jadis, mais pas pour la même raison.

2

A l'intérieur du casino, ça n'arrivait jamais. Là, rien ne peut entrer. Seulement le tourbillon des lumières et le bourdonnement des appareils électroniques, le choc discret des dés dans leur gobelet sur les tables de jeu, le chuchotement presque inaudible des cartes, le ronronnement des roulettes tournant sans heurt sur leur axe. Aucun changement n'est autorisé.

C'est une sorte d'enfer de cinquième catégorie, et moi je suis un démon mineur placé là. Un succube trop indifférent pour sucer. J'ai mes habitués, bien sûr. Parfois même, je les connais par leur nom. Karl, par exemple. Un pilote de ligne à la retraite, je crois que c'est ce qu'il a dit. Certains le trouveront beau garçon, dans le genre pilote à tête carrée. Le cheveu argenté et le visage ridé comme du vieux cuir. Je joue aux cartes avec lui. Il perd de l'argent. Bien sûr il lui arrive de gagner, mais ça ne dure pas.

“Mae”, dit-il. Son léger accent donne à mon nom une allure un peu sinistre. Il faut longtemps, ici, avant de se mettre à planer avec les boissons coupées d'eau qu'on sert gratis, mais Karl est déterminé. “Tu finis à quelle heure, Mae ? Quand est-ce que tu viens chez moi ?” J'entrouvre mes lèvres peintes pour lui montrer mes jolies dents, rejette mes cheveux bruns en arrière. Je m'applique à ne

pas lever les yeux vers le globe sombre qui pend au plafond bas et carrelé à l'intérieur duquel un objectif panoramique nous tient tous deux prisonniers. Je suis plus âgée que Karl, beaucoup plus, si ça se trouve, mais j'ai idée qu'il n'en sait rien.

Je montre ma carte fermée : un huit pour un valet. Pas terrible, comme main, mais Karl a reçu une carte de trop et il est lessivé.

J'aurais pu faire un double service, soit seize heures d'affilée. Ça m'arrive. Je ne crains pas la fatigue. Même dans un enfer de cinquième catégorie on ne sent pas passer le temps. Je ne me rappelle rien de particulier ce jour-là – s'il y avait moins de monde qu'en temps normal, une brusque désertion des clients, un embrasement de lumière dehors. Non, je ne pense pas qu'il y ait eu quoi que ce soit de ce genre. Peu importe ce dont je me souviens, puisque personne ne me citera comme témoin, pas à ce propos, en tout cas.

Il devait rester deux heures d'obscurité quand j'ai regagné ma voiture. Il me faut quatre fois moins de temps pour aller du casino jusque chez moi. Je n'écoute pas la radio. Je n'aime pas le bla-bla, je n'aime pas la musique qui se chante, pas plus que les guitares et les cordes. J'ai peut-être écouté du piano en roulant dans l'obscurité, Bach ou Chopin, en mineur. Aucune voix ne m'a parlé d'immeuble détruit dans le monde ce jour-là. En arrivant dans le désert, je ne savais toujours rien.

3

Le terrain de caravaning était fermé par une clôture métallique mais j'avais coupé quelques chaînons avec une cisaille, juste derrière ma minuscule véranda, et je pouvais aller me promener dans le désert à ma guise. En sortant, j'écartais les extrémités cisailées, juste assez pour ne pas m'écarter les paumes, après quoi je les rapprochais à nouveau afin que le passage ne soit pas trop visible au cas où quelqu'un se serait avisé de jeter un œil, ce que personne ne faisait.

Une télé marmonnait dans l'une des caravanes stationnées derrière la mienne, et dans une autre, une vieille femme pleurait avec d'affreux sanglots rauques et convulsifs. J'ai marché jusqu'à ne plus entendre ces bruits, le dos tourné à l'écharpe de lumières scintillantes de Boulder City. Je n'entendais que le bruit de mes semelles en caoutchouc foulant le sable blanc du désert – et encore... car j'allais très lentement. Il m'arrivait d'emporter le fusil sans tuer quoi que ce soit. Ce soir je l'avais laissé derrière moi et j'avais les mains vides.

J'ai croisé les larges sillons creusés dans le sable par un petit véhicule tout-terrain, et, plus au sud, la succession de S laissée par un crotale. Le serpent lui-même n'était pas visible. Le désert semblait aussi plat et vide que la lune. La lune, la vraie, tardait à se lever. Séléné n'était pas encore montée sur son char.

Les étoiles brillèrent, lointaines et glaciales, et j'étais les genoux légèrement fléchis et le dos offert au vent du désert qui s'engouffrait entre mes jambes, faisait claquer les manches de mon T-shirt et rabattait sur mon visage la masse sombre de ma chevelure. La lumière ambiante de Las Vegas teintait le ciel au nord, effaçant les constellations. Fureur. Fureur. Qui monte puis retombe.

Le vent a cessé et un grand hibou est descendu en piqué du côté de mon épaule droite, dans un parfait silence qui a déclenché un frémissement de mon épine dorsale à la plante de mes pieds dans le sable. Tandis que le hibou s'éloignait sans un bruit, hors de ma vue, un rongeur a poussé un hurlement désespéré – perçant, mais bref.

Voilà. Ça irait comme ça. Mais je suis restée sur place quelques minutes de plus. J'ai refermé les doigts au creux de ma paume, et j'ai senti mes ongles s'enfoncer dans la peau. Il faudrait que je les coupe d'ici demain. Je les portais courts.

Le silence qui m'entourait n'était pas absolu ; j'entendais encore la rumeur obstinée de la circulation quelque part sur une autoroute, et peut-être celle des pales blanches d'un champ d'éoliennes sur une hauteur dans le lointain. Le vent est revenu, il soufflait maintenant par accès, avec un murmure chaque fois qu'il rencontrait une cavité, une ride du paysage, un trou. Et, comme parfois, il me semblait entendre la voix d'O— chantant dans l'espace entre les étoiles

... *ταυρόκερως Μήνη, νυκτιδρόμε, ήεροφοϊτι, έννυχίη, δαιδοϋχη, κόρη, εϋάστερε, Μήνη...*

par accès, elle aussi, par intermittence, dépourvue de sens. Un sens que je ne voulais pas admettre, peut-être

... *ήλεκτρίς, βαρύθυμε, καταυγάστειρα, λοχείη...*
sa nostalgie, son éternelle tristesse me dérangent.
La résonance de son absurdité

... λαμπετή, χαριδῶτι...

Mais bien sûr ce n'était que le vent, après tout. Ou du moins a-t-il cessé avant que mon cœur ne devienne complètement noir.

En changeant de direction, le vent m'a jeté des grains de sable au coin des yeux. Je lui ai tourné le dos, pour faire face au scintillement silencieux de la ville. L'aube serait bientôt là. La fatigue était un carré gris dans mon cerveau, entre mes yeux. Peut-être serais-je suffisamment lasse pour dormir.

De retour dans la caravane, j'ai cherché un moment avant de trouver mon coupe-ongles, le reflet argenté de son mauvais métal dans la lumière indécise du matin. J'ai déchiré un emballage de bœuf séché pour le petit-déjeuner, allumé machinalement la télévision, et c'était là, tout. Un trou dans le monde. A travers la brèche de l'écran, tout m'est tombé dessus.

4

Je ne sais par où commencer parce que je n'ai pas envie de commencer.

Encore.

C'est encore...